

**demeure caché dans le cœur des honnêtes gens !**

Tel était le prince immortel, dont la main signa le Concordat et ouvrit les portes de Sainte-Geneviève. Pourquoi, plus tard, sur ces grandes et délicates questions religieuses, des mirages s'élevèrent-ils ? Pourquoi parvinrent-ils à obscurcir ce grand et lumineux génie ? Dieu le sait, mais ces malheureuses dissensions étendirent leur ombre jusque sur ces vérités saintes ; et sauf, de temps en temps, quelques morts illustres, qui venaient demander aux caveaux de la Basilique le repos de la tombe, elle resta vouée au silence et à la solitude.

C'est en 1823, que la religion en prit solennellement possession, et à sa suite l'humble vierge de Nanterre, l'amie de Clovis et de Clotilde, dont les reliques tutélaires, après un culte de quatorze siècles, avaient été profanées par la révolution, mais que la piété d'un de nos illustres prédécesseurs sut en partie retrouver.

Les héritiers de l'ancienne monarchie suivaient en honorant Geneviève, des souvenirs de famille glorieux. Ils aimaient sincèrement la Religion, ils connaissaient sa force et naturellement ils venaient appuyer sur elle leur pouvoir chancelant. La Religion, enchaînée par leurs bienfaits, ne sut pas rester peut-être assez dégagée de leur politique. L'autel et le trône furent trop solidaires. Ces tendances eurent aussi leur expression dans cette enceinte. Elles préparèrent de nouveaux malheurs à la royauté et à la religion, et à cette sainte basilique. En sévissant contre la Religion, on crut briser un instrument de la politique humaine.

Expliquer les faits, remarquez-le bien, N. T. C. F., ce n'est pas les excuser. Au fond, le mal était dans les idées du XVIIIe siècle, déclinées et triomphantes. Elles ruinaient avec une égale ardeur les bases de l'autorité politique et de l'autorité religieuse. Dieu les laissa prévaloir, et la monarchie ancienne s'éroula. Trois générations de rois prirent le chemin de l'exil. La Religion n'émigra pas, mais eut à endurer de cruelles injures : une des plus grandes lui fut infligée ici. Une loi qui rappelait les plus lamentables souvenirs, enleva ce temple à Dieu, et le livra à l'esprit révolutionnaire. Sous ces voûtes saintes, à la place des cantiques sacrés, retentirent les hymnes guerriers et les accents exaltés des passions politiques. Les anges qui gardaient cet autel s'envolèrent, et la croix qui brillait au sommet du dôme tomba sous les coups des profanateurs. Le silence, la solitude et le deuil s'emparèrent de nouveau de cette enceinte consacrée.

**Ces excès et ces criminelles faiblesses ne pouvaient pas porter bonheur à l'établissement nouveau : un jour il devait subir la peine de ces fautes originelles. Rien ne put fléchir le ciel et conjurer le péril, ni les éminentes vertus qui étaient autour du trône, ni la sagesse et une longue expérience qui l'occupaient, ni les fils nombreux qui le soutenaient de leurs épées, ni les hommes habiles qui l'éclairaient de leurs conseils. Une petite pierre, partie de la montagne selon l'expression du Prophète, frappa tout-à-coup le colosse, et il s'éroula.**

La nation se trouva encore une fois maîtresse de ses destinées. Avant de les remettre entre les mains puissantes auxquelles elles sont aujourd'hui confiées, il y eut de nombreuses et profondes agitations. La France se sentait sur un volcan. Le volcan éclata, et Paris fut livré, durant plusieurs jours, à toutes les horreurs d'une guerre fratricide. Religion sainte, durant ces jours mauvais, que de larmes tuas en à répandre. Tandis que ton premier Pasteur donnait sa vie pour son troupeau, le canon tonnait contre ces murs, et le sang coulait dans cette enceinte. Ce fut le dernier malheur de ce temple auguste.

La nation avait enfin vu le fond des abîmes où on voulait l'entraîner : elle avait compris le terme des folles théories dont on l'avait bercée. Ce sentiment profond lui fit relever, pour les opposer à l'anarchie menaçante, toutes les idées de conservation et de force que, depuis si longtemps, on travaillait à affaiblir et à miner sourdement. Le respect de la Religion, le respect de l'autorité devinrent des besoins populaires. Il y a, certes, d'autres besoins légitimes qui demandent à être satisfaits ; mais nul ne saurait nier que le premier de tous pour un peuple, soit de vivre, de ne pas être sans cesse menacé dans les conditions essentielles de son existence. A l'heure suprême de cette grande crise, un homme, que Dieu tenait en réserve, parut. Il comprend et personnifie toutes ces aspirations. Sa mission fut d'abord méconnue ; mais il sortit, comme par miracle, des entrailles du peuple : ce fut sa force et son droit. C'est en posant la main sur le cœur de ce peuple, qu'il a gouverné. Il a mis sa prodigieuse habileté à comprendre et à deviner au besoin ce qu'il y avait dans ce cœur, et sa puissance à le réaliser. Il a su mépriser les préjugés, même ceux qui s'étaient accrûs par la victoire. Il a proclamé bien haut ses sympathies pour les classes souffrantes. La Religion a été honorée, et, comme son premier bien comme son premier droit c'est son indépendance des pouvoirs politiques, qui n'ont rien de commun avec l'esprit de faction,

cette indépendance a été respectée ; et l'Eglise continue à jouir sous son règne d'une pleine liberté, unique bien temporel qu'elle désire obtenir et qu'elle demande chaque jour à Dieu et aux chefs des nations.

Un pouvoir fondé sur ces principes, un pouvoir dont les racines remontent aux beaux jours du Consulat et de l'Empire, un pouvoir fort et populaire ne pouvait laisser les portes de ce temple fermées, et tant de malheurs sans réparation. Aussi un de ses premiers actes fut-il de rendre au culte et à la Patronne de Paris l'Eglise de Sainte-Geneviève. Et voilà pourquoi la Religion étale aujourd'hui ses pompes dans cette enceinte sacrée ; voilà pourquoi l'expression de notre reconnaissance, après s'être élevée vers Dieu, source de tout bien, descend sur le Prince chrétien qui a obéi dans cette circonstance aux plus nobles inspirations.

Et maintenant, douce et glorieuse Protectrice de Paris, reprenez votre place, que la piété de quatorze siècles vous avait préparée, au sommet de cette montagne. La gloire d'aujourd'hui efface les malheurs d'hier. Détournez par votre puissante intercession, détournez de cette enfantele les onges semblables à ceux qui l'ont frappée si souvent pendant plus d'un demi-siècle, depuis le jour où l'impunité vous chassa de votre trône tutélaire.

Protégez ensuite cet empereur qui répare les injures du passé, et augmente la gloire de ce Sanctuaire, qui vous est si cher, et qui est cher à la France ; obtenez-lui du ciel les grâces qui font les princes véritablement grands ; ce sont les mêmes qui font les princes religieux.

Doux symbole de la Religion, que désormais la sérénité de votre gloire soit une image de la tranquillité de ses destinées ! et comme les malheurs de la Religion sont inséparables des malheurs de la patrie, que les prospérités de l'une soient le gage assuré des prospérités de l'autre.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

#### AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy.  
Chez les Externes, M. P. Drolet.  
Au Séminaire de St. Hyacinthe, M. J. R. Ouellet.  
Au Collège de l'Assomption, M. L. A. A. Jetté  
J. B. BLOUIN, Gérant.